

parvenue à dompter ses premières terreurs, mais Merlin s'en montrait absolument incapable.

Pendant les quelques jours qui avaient suivi le crime, il était demeuré presque toujours dehors, se fatiguant volontairement en courses interminables, ne rentrant chez lui que pour prendre ses repas.

Encore marchait-il dans la campagne comme un homme poursuivi, explorant à tout instant de regards sournois et défiants les environs, tremblant à l'idée que sa victime vint à lui apparaître tout à coup.

Mais les nuits surtout étaient terribles.

Toujours il revoyait l'effrayant spectacle de la jeune femme se levant, tout blanche, comme pour venir d'elle-même au-devant de l'horrible mort qui l'attendait.

Et cette lutte, courte, il est vrai, mais combien épouvantable ; elle, se débattant, lui qu'une sueur d'angoisse aveuglait, rendait fou — la peur de la manquer — alors resserrant l'étreinte de ses gros doigts, de ses doigts criminels sur cette chair qu'il sentait encore, sur ces vertèbres dont les craquements sinistres résonnaient encore à ses oreilles.

Puis ce corps immobile, ces yeux grands ouverts qui semblaient le fixer implacablement, le menacer d'un châtement terrible ; enfin sa stupeur, son épouvante, lorsqu'au jardin il s'était cru découvert.

Tout cela repassait sans cesse devant son esprit troublé.

Haletant, éperdu, il se dressait sur sa couche, tout le corps trempé d'une sueur glacée, et, frissonnant, il balbutiait entre ses dents des lambeaux de phrases inintelligibles.

Enfin, n'y tenant plus, un jour, il osa, pour la première fois de sa vie, peut-être, exprimer catégoriquement sa volonté formelle de se soustraire aux obsessions que lui causait son séjour à Nogent.

Mme Merlin avait de nombreuses objections à présenter, mais devant l'attitude de son mari, elle comprit très vite qu'elles ne serviraient à rien.

Elle se soumit donc d'autant mieux qu'elle-même éprouvait aussi par instants, et malgré toute sa fermeté d'esprit, des troubles et des malaises.

Elle chercha donc un domicile dans Paris, ce gouffre où viennent s'enfouir tous les mystères, se cacher toutes les bassesses et s'ensevelir les secrets les plus terribles.

Paris réceptacle effrayant pour qui le sonderait à fond.

C'était là qu'ils pouvaient mieux se dérober aux éventualités du crime. En parcourant Passy, elle fut attirée par un pavillon qui, situé dans la partie la plus solitaire de la rue de la Pompe, et faisant partie d'une ancienne propriété seigneuriale, découpée en petits lots, lui parut réaliser ce qu'elle désirait.

Le pavillon était vacant à cette époque, c'était un immeuble petit mais élégant, composé en bas de deux pièces, pouvant servir de salon, de salle à manger, avec une pièce heureusement disposée, et se prolongeant en terrasse vitrée sur le jardin. En haut se trouvaient de nombreuses et belles chambres, dont une, située au Midi, sur la façade intérieure, dans l'angle du bâtiment arrondi en tourelle, semblait tout particulièrement faite pour Claire, la jeune fille des Merlin, dont la délicate santé faisait l'objet de leur perpétuelle inquiétude.

Mme Merlin était une femme d'action ; abrégant les pourparlers ordinaires, elle traita l'affaire rapidement, prit toutes les dispositions que nécessitaient les circonstances et, en moins d'une semaine, le ménage se fixa dans sa nouvelle installation.

Après avoir mûrement réfléchi, ils avaient décidé de laisser leur mobilier à Nogent ; ils craignaient que les allées et venues d'un déménagement ne donnassent à penser aux voisins, et ne les obligeassent à répondre à des questions gênantes. De plus, afin de dérouter les recherches ultérieures, ils résolurent de changer de nom.

Mme Merlin était née Delaroche, c'est ainsi qu'ils décidèrent de s'appeler désormais.

Comme nous l'avons dit, la grande propriété où ils habitaient étaient divisée en petite locations. Un pavillon voisin du leur était occupé par un jeune médecin, le docteur Georges Montbréal.

Dans l'autre demeurait un vieux monsieur décoré de la Légion d'honneur, dont les habitudes avaient la régularité du chronomètre, et que, dans le quartier, on désignait d'ordinaire, à cause de sa bonhomie ouverte et familière, sous le nom du père Latouche.

Les Merlin avaient eu l'occasion d'échanger avec ces voisins les politesses d'usage dans les rencontres fortuites de la vie quotidienne ; et cette respectabilité dont ils se sentaient enveloppés, en les réhaussant à leurs propres yeux, leur faisait perdre de vue peu à peu, la source horrible de leur nouvelle aisance.

En outre sous le nom nouveau de Delaroche, il leur semblait avoir fait peau neuve, et le temps aidant, les premières tranches passées, ils arrivaient peu à peu au calme et à la sécurité intérieure.

Vers la fin d'octobre, un changement plus considérable encore se produisit dans leur existence, et vint apporter la distraction à leur vie de rentiers, forcément monotone.

Les études de Claire étaient terminées. Elle venait d'obtenir son

brevet supérieur aux examens d'octobre, et rentrait désormais chez ses parents.

Ce fut une grande fête dans la maison. Comme nous l'avons dit, Mme Merlin adorait sa fille ; toutes ses pensées étaient dirigées vers elle, vers son avenir, qu'elle rêvait brillant et fortuné.

C'est dans cette intention qu'elle lui avait fait donner dans une maison distinguée de Paris, le couvent Saint-Charles, rue Lafayette, une instruction poussée à fond, avec le luxe obligé des arts d'agrément les plus variés.

Claire avait à présent dix-huit ans environ.

C'était une grande jeune fille, svelte et souple, aux cheveux de ce blond fuyant et cendré, qui donne un charme de fragilité exquise à la physionomie, aux grands yeux bleus limpides et doux, au teint pâle et fin, avec de délicats réseaux de veines bleuâtres transparaissant sous l'épiderme diaphane des tempes.

Sa bouche était petite et sérieuse, ses longues mains blanches et nerveuses avaient une finesse aristocratique.

Certaines figures de Raphaël pourraient seules donner une idée du charme de suavité qui se dégageait de toute sa personne. Mais ce qui était unique, c'était l'adorable timbre de sa voix, dont la douceur infinie allait comme une caresse au cœur de ceux qui l'entendaient.

La présence de Claire dans la maison apporta la joie et la lumière.

Ce fut l'occasion de fréquentes sorties. Mme Delaroche, c'est ainsi que nous l'appellerons désormais pour plus de facilité, faisait de fréquentes courses à Paris, promenait Claire sur les boulevards, où elle lui achetait les dernières trouvailles de l'élégance parisienne.

De plus, le voisinage du Bois leur permettait d'aller presque chaque jour admirer le fringant défilé des opulences. Ils se sentaient maintenant vraiment heureux, et quand Delaroche, sirotant son café après le dîner, entendait la voix douce de Claire interpréter au piano quelque romance nouvelle, il s'enfonçait plus profondément dans son fauteuil, et jetait un regard satisfait qui semblait vouloir dire :

— Maintenant nous pouvons être tranquilles, nous sommes riches.

Il leur avait fallu, dès le début, répondre à quelques interrogations de la jeune fille, et lui donner de sommaires explications ; elle s'était informée de Mme de Serlay, qu'elle voyait d'ordinaire chez elle aux vacances. Alors sa mère avait répondu par l'habitude échappatoire, c'est-à-dire le voyage qu'elle faisait chez des parents de son mari, en Savoie.

Ensuite, ce nouveau nom, qu'elle voyait porter à ses parents, lui causait quelque étonnement ; mais Mme Delaroche, dont l'imagination était fertile, avait bâti une histoire de parenté plus ou moins vraisemblable, et de nécessités de famille, auxquelles la jeune fille, avec l'ingénuité de son âge avait naturellement ajouté foi.

Claire, malheureusement, était de santé délicate.

Malgré les soins prodigués par sa mère pendant son enfance, et redoublés à l'époque dangereuse, entre toutes, de la croissance, elle restait de tempérament faible, et ne passait guère d'hiver sans payer son tribut aux affections ambiantes.

Cet état maladif, qui d'ailleurs donnait à sa beauté quelque chose de plus touchant, la rendait encore plus chère à sa mère, que la seule pensée d'une catastrophe possible eût littéralement affolée.

Comme elle adorait les fleurs, Mme Delaroche avait fait venir un jardinier qui avait transformé les massifs et les plates-bandes du petit jardin, jusqu'alors délaissé, en ravissantes corbeilles de luxuriante végétation.

Claire s'y tenait habituellement dans la journée, en dehors des heures qu'elle donnait à l'étude de la musique, pour laquelle elle avait une véritable passion.

Pendant les derniers beaux jours d'une arrière saison particulièrement douce, elle descendait aussitôt après le déjeuner, et quelquefois y demeurait l'après-midi tout entier, marchant lentement à travers les allées, rafraîchissant les fleurs préférées, ou bien s'asseyant au pied d'un arbre, et s'y absorbant dans quelque lecture.

Dans ces stations prolongées au jardin, il lui arrivait assez souvent d'apercevoir celui des deux locataires qui habitait le pavillon de droite, le docteur Georges Montbréal.

C'était un jeune homme de trente ans environ, au visage noble et fin. Il portait une barbe noire et lustrée, dont la coupe allongée seyait à l'élégance de sa figure aristocratique.

Son teint était pâle, son front largement découvert vers les tempes.

L'habitude des longues méditations et des pensées sérieuses avait donné à ses traits un caractère qui pouvait aller jusqu'à la sévérité. Mais ses yeux bruns avaient, pour tempérer l'expression froide de l'ensemble, un rayonnement tendre et caressant, et une douceur de regard d'un charme irrésistible.

Le docteur Montbréal, que nous venons de présenter à nos lecteurs, et qui jouera un rôle important dans la suite de ce récit, so